

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBRETE. EGALITE.

FRATERNITE

REVOLUTIONNAIRE

M A R A T

D A N S

LE SOUTERRAIN DES CORDELIERS ;

O U

LA JOURNÉE DU 10 AOUT.



M A R T

DANS

LE SOUTERRAIN DES CORDILLERES

OU

LA JOURNEE DU 16 AOUT

M A R A T

D A N S

LE SOUTERRAIN DES CORDELIERS,

O U

LA JOURNÉE DU 10 AOUT,

FAIT HISTORIQUE EN DEUX ACTES,

PAR LE CITOYEN MATHELIN.

Représenté, pour la première fois, le 17 Frimaire, sur le
Théâtre de l'Opéra-comique National, ci-devant Italien.

Prix, 20 sols.

A P A R I S,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-
Saint-André-des-Arts, n°. 9.

SECONDE ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE.

P R É F A C E.

C I T O Y E N S ,

En entreprenant ce foible ouvrage , je n'ai point prétendu au titre malheureusement trop rare d'homme de lettres et à talens ; mon seul but ne fut que de faire revivre la mémoire d'un homme cher à la Nation entière , d'un homme qui a tout sacrifié pour elle , qui , par son génie , est parvenu à déchirer le voile épais qui nous couvroit les yeux , à électriser les esprits , et à nous faire connoître toute l'étendue de nos droits.

Nous recueillons les fruits de ses veilles , de ses travaux et de ses persécutions ; il a eu le courage d'attaquer de front le tyran , et cette cour cruelle où le crime étoit devenu un besoin ; il a su démasquer tous les traîtres , il a guidé le Peuple dans sa révolution , il a posé les premiers fondemens de notre République , et par sa surveillance et ses conseils il est parvenu à nous régénérer et à nous faire prendre dans le globe cette attitude fière et imposante qui fait trembler les tyrans jusques sur leurs trônes ; il sut opposer de tout temps le front de la vertu au glaive sanglant du despotisme ; il fut trahi ,

persécuté, ruiné et proscrit pour la cause du Peuple qu'il n'a jamais abandonné : il étoit à la veille de jouir de la reconnoissance des Français qui lui décernoient dans leur cœur la couronne civique, seule récompense à laquelle doit prétendre tout bon Républicain, lorsqu'une furie l'atteint et le renverse sous un poignard, et nous prive de ce génie sublime.

Cette multitude innombrable de travaux, de persécutions, lui avoient fait donner le titre glorieux D'AMI DU PEUPLE ; il a su mériter ce titre jusqu'à la mort ; la République entière a su apprécier ses vertus, et lui témoigne encore en ce moment les regrets que nous cause sa perte.

J'ai osé entreprendre de jeter aussi quelques fleurs sur sa tombe ; et je m'estimerai trop heureux, si le foible hommage que je rends à Marat, peut être de quelque utilité à mes concitoyens, en leur faisant aimer la vertu et abhorrer le crime.

A V I S.

Je prévien tous les Républicains, que tous les exemplaires de cet ouvrage seront revêtus de ma signature ; et afin qu'aucun contrefacteur ne puisse, sous quelque prétexte que ce soit, jouir du fruit de mon travail, je les avertis qu'à un signe particulier qui ne sera connu que de mes correspondans et de ceux du citoyen Maradan, mon associé, nous poursuivrons et ferons poursuivre, aux termes de la Loi, tous ceux qui voudroient s'immiscer à les imprimer, vendre ou faire vendre sous mon nom, ou sous celui de mon associé, sans un pouvoir revêtu de nos deux signatures.

Je déclare aussi que je poursuivrai devant les tribunaux tout entrepreneur de Spectacle, ou Comédien, qui se permettroient de représenter ou faire représenter cette Comédie sans mon consentement formel et par écrit.

A Paris, ce 27 Frimaire, l'an second de la République Française une et indivisible.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Les Citoyens

MARAT, Granger.
 SA SŒUR, La Citoyenne Gontier.
 UN SANS-CULOTTE, Ménier.
 AMBROISE, domestique de Marat, Paulin.
 UNE CITOYENNE qui a retiré Marat dans
 ce caveau, La Citoyenne Erambert.
 DOUZE GARDIENS, dont un parlant, Favart.
 DEVALLECOURT, Evêque, homme de cour. Sellier.
 Le Marquis DE FLORVILLE, autre homme
 de cour..... Dorsonville.
 LE PEUPLE.

*La Scène se passe , pour le premier acte , dans
 l'intérieur du souterrain des Cordeliers ; et pour le
 deuxième , dans le cloître.*

MARAT

M A R A T

DANS LE SOUTERRAIN,

O U

LA JOURNÉE DU 10 AOUT.

A C T E P R E M I E R.

S C È N E P R E M I È R E.

M A R A T *seul, vêtu d'une redingotte, et un mouchoir
sur la tête.*

A quelle condition pénible me réduit la haine de mes ennemis ! Entouré d'écueils et de périls..... poursuivi partout par leur rage, je n'ai eu pour m'y soustraire que l'effrayant parti de m'enterrer vivant dans cette demeure souterraine !... Mais que cette demeure offre d'attraits à mon cœur, lorsque je me livre à l'idée consolante que c'est pour le bonheur du Peuple que je m'y suis jetté, et que de ce même lieu je puis encore le guider dans la crise terrible où il se trouve !... Oui, asyle favorable, je te préfère au plus brillant palais, puisque tu me mets à même d'être encore utile à mes frères. (*Il s'assied, et se met en devoir d'écrire.*)

Travaillons : tout annonce une explosion prochaine ; les partis se heurtent, se menacent : il est impossible qu'il n'en résulte bientôt un éclat. Hâtons-nous d'armer le Peuple, et de lui découvrir le péril qui l'environne : portons-le à prévenir le coup qu'on lui prépare, qu'il détruise le repaire du

A

despotisme, et que le bruit de sa vengeance fasse trembler la tyrannie jusqu'aux limites de la terre... Oui, Peuple, tu triompheras; ton union, ton courage, et la lâcheté de tes ennemis, sont les garants de ta victoire.

(*Il se relève, et va contre la porte de communication.*)

Je suis excédé de fatigues et d'ennui... Mais voici ma sœur; cachons-lui, s'il se peut, mes souffrances.

SCÈNE II.

M A R A T, S A S Œ U R.

L A S Œ U R.

E H bien, mon frère, comment vous trouvez-vous?

M A R A T.

Autant bien que ma situation peut le permettre.

L A S Œ U R.

Mais d'où vient cette altération que j'aperçois sur votre visage?

M A R A T *d'une voix abattue.*

Ce n'est rien, ma sœur; c'est l'excès du travail.

L A S Œ U R.

O ciel! votre position m'afflige! je ne peux blâmer l'excès de votre patriotisme; mais réfléchissez sur notre situation. En quel état me réduiriez-vous, si j'avois le malheur de vous perdre? Par pitié pour une sœur qui n'a d'espoir qu'en vous, prenez plus de soin de votre santé, tranquillisez-vous, jusqu'à ce que vous soyez sorti de ce lieu; cessez pour un tems vos pénibles travaux; vous avez rempli votre tâche, tant que votre santé vous l'a permis; songez à la rétablir pour la remplir encore... Je suis éloignée de vous détourner pour toujours de vos importantes occupations; mais il est un tems pour tout... Ma Patrie m'est bien chère... oh! oui, mon frère, elle m'est bien chère! mais vous me l'êtes aussi. Ah! de grace, rendez-vous à mes prières.

M A R A T.

Que voulez-vous, ma sœur : mon état vous afflige, j'en conviens ; mais le salut de mon pays est le seul objet qui m'occupe. Puis-je voir de sang-froid des malheureux opprimés sans faire tous mes efforts pour les tirer de l'oppression ? Puis-je voir des complots se tramer par cette cour cruelle, pour perdre la Patrie, sans les dénoncer à la Nation ? Puis-je voir des factieux, se couvrant du manteau du patriotisme pour égarer le Peuple et le conduire à l'anarchie, sans arracher le masque qui couvre leur turpitude, et les vouer à l'indignation générale ?

Non, cessez de le croire, il faut que je remplisse la tâche que je me suis imposée ; chaque léger service que je rends à mon pays me prescrit l'obligation de lui en rendre de plus grands. Respectez-la cette Patrie bienfaisante, le moindre murmure contre elle est un crime à mes yeux.

L A S Œ U R.

J'en conviens, mon frère ; mais qui pourroit me dédommager de votre perte ?

M A R A T.

La Nation entière... Bientôt les Français ne formeront qu'une seule famille : celui qui se sacrifiera pour sa Patrie trouvera dans chacun de ses Concitoyens un parent, un ami, un défenseur ; et s'il succombe sous le fer de l'ennemi, ou sous les poignards de l'aristocratie, alors chacun s'empressera à dédommager ses proches de sa perte, à les consoler, et à alléger le poids de leur misère. C'est un engagement sacré que prendra la Nation entière ; et cette Nation, toujours juste, toujours reconnoissante, ne promettra point en vain.

L A S Œ U R.

D'accord, mon frère ; mais dans ce réduit affreux, privé des choses les plus nécessaires, vous pourriez bien songer un peu plus à votre repos.

M A R A T.

Je dois préférer celui de mes Concitoyens à ma propre

M A R A T

existence ; le vrai Patriote se doit tout entier à son pays ; en quelque position qu'il se trouve , il est comptable à sa Patrie de tous ses instans ; il devient un être nul quand il laisse échapper l'occasion d'être utile à ses frères. Voyez nos volontaires aux frontières , ils affrontent journellement les périls , la mort même , pour défendre notre Liberté naissante : n'avons-nous pas de nombreux exemples de ceux qui , blessés mortellement , rappellent encore le peu de vie qui leur reste pour écraser les ennemis de la France ? suis-je comparable à ces généreux soldats ? Ils souffrent patiemment toutes sortes de privations : et parce que cette retraite me soustrait à la fureur de mes ennemis , vous voudriez que je cesse d'être le défenseur de mes Concitoyens ? Non , non , ma sœur , non , je ne m'avilirai pas à ce point ; le titre glorieux d'AMI DU PEUPLE dont ils ont daigné m'honorer me prescrit ce devoir ; mon cœur me l'ordonne ; le sang qui coule dans mes veines leur appartient tout entier , et j'en sacrifierai volontiers jusqu'à la dernière goutte pour les intérêts de ma Patrie.

L A S Œ U R.

Quel homme respectable !... J'entends quelqu'un... c'est Ambroise.

S C E N E I I I.

Les précédens , A M B R O I S E.

M A R A T.

C'EST toi , Ambroise ?

A M B R O I S E.

Oui , Citoyen.

M A R A T.

Eh bien ! que dit-on de nouveau ?

A M B R O I S E.

Il règne une grande fermentation dans Paris ; on parle

de se porter demain au château, où on dit qu'il se fait des préparatifs hostiles ; mais on ne sait encore rien de positif.

M A R A T.

J'en suis averti.

L A S Œ U R.

Mon frère, dans ce moment d'effervescence, j'appréhende pour vos jours !...

M A R A T.

Soyez tranquille : le Peuple me défendra, il écrasera ses ennemis, et saura me préserver de leur fureur.

A M B R O I S E.

Il est inconcevable de croire avec quel acharnement les aristocrates vous poursuivent ; ils emploient tour à tour prières, argent, ruses, menaces et violences pour découvrir votre retraite ; ils viennent de faire emprisonner un malheureux colporteur qui vendoit vos feuilles, et l'ont assuré qu'il ne recouvreroit sa liberté que quand il auroit avoué en quel lieu vous vous êtes réfugié.

L A S Œ U R.

O ciel ! je tremble.

A M B R O I S E.

Sa femme est à la prison en ce moment, et doit venir me rendre compte de l'entretien qu'ils auront eu ensemble.

M A R A T.

Je prétends voir la femme de cet être vertueux, mille fois plus respectable que tous les courtisans ensemble ; car il n'en existe pas un de cette classe, qui, pour un regard, ou la moindre faveur du Prince, ne trahit tous ses semblables.

A M B R O I S E.

C'est parce que tous ces gens de cour ont la vertu à la bouche, et le crime dans le cœur ; et que le Patriote, sans cesse calomnié par ces êtres malfaisans, est fort de sa conscience. Son cœur est pur ; il est exempt des remords qui

rongent sans cesse celui des grands , et parce qu'il n'est point ambitieux.

C'est véritablement dans la classe des Sans-culottes où la vertu a le plus d'empire.

M A R A T.

Tu as raison.

A M B R O I S E.

Je le sais bien : je m'explique mal , et je pense bien ; il n'est pas donné à tout le monde d'être orateur ; je ne suis qu'un malheureux domestique , sans éducation ; mais en revanche , j'ai le cœur bon ; je sacrifierois volontiers ma vie pour ma Patrie , et pour votre service , Citoyen : heureux , si mon zèle et mon activité suppléent à mon ignorance ! (*à la sœur.*) Citoyenne , je crois qu'il est tems de nous retirer , crainte de découvrir la retraite de votre frère.

M A R A T *aux deux.*

Prenez les renseignemens les plus positifs sur cet homme , et m'en rendez compte le plutôt possible.

L A S Œ U R.

Adieu , mon frère : je viendrai demain de très-bonne heure auprès de vous. (*tendrement.*) Adieu , adieu. (*Ils sortent.*)

SCENE IV.

M A R A T *seul, ferme sa porte.*

Les cruels ! avoir fait emprisonner un Citoyen pour n'avoir pas voulu dire où j'étois ! quel mal a-t-il fait ?... aucun. Sa conduite envers moi m'indique celle que je dois tenir à son égard .. Il cherche à me sauver la vie ; je dois assurer l'existence de sa famille... mais comment ? moi qui suis à la merci de mes Concitoyens.... Qu'importe , j'implorerai leur secours pour lui... S'ils sont sourds à mes prières , j'irai offrir ma tête à mes persécuteurs ; il ne

DANS LE SOUTERRAIN. 7

sera pas dit que l'humanité souffrira pour moi ; je dois éгалer en générosité cet homme vertueux , qui ne craint pas de sacrifier sa liberté pour conserver la mienne. (*Il sort par la petite porte*).

SCÈNE V.

LES ANS-CULOTTE, AMBROISE.

LES ANS-CULOTTE.

C'EST ici le lieu où Marat s'est retiré , c'est dans ce caveau où ces charlatans à soutane ensevelissoient les victimes vivantes qui leur déplaisoient ; ou bien , où l'on renfermoit avec grand bruit , les corps méprisables de ces gros messieurs , qui , n'ayant pu vivre avec leurs semblables , avoient le sot orgueil de vouloir en être séparés , même après leur mort ; c'est-là qu'il traîne une vie misérable et ignorée de ses ennemis , c'est de cet endroit qu'il nous éclaire. Il nous disoit toujours bien : on vous dupe , on vous dore la pillule ; nous n'en voulions rien croire ; mais nous nous apercevons qu'il avoit raison. Depuis la prise de la Bastille nous avons toujours été la dupe de ces enjoleux... Pour cette fois , nous ne les croirons plus.

Les hommes vicieux dorment dans de beaux appartemens , tandis que la vertu est là... Patience , nous y mettrons bon ordre , et la journée de demain fera , à coup sûr , changer la carte (1).

Il dort peut-être en cet instant ; qu'importe , j'ai de bonnes nouvelles à lui apprendre , il faut que je l'éveille.

(1) Le citoyen *Ménier* , qui jouoit le rôle de Sans-culotte , ayant appris , en entrant sur la scène , que la tête du scélérat ci-devant duc d'Orléans venoit de tomber sous le fer de la Loi , changea cette phrase ; et au lieu de dire , *la journée de demain fera , à coup sûr , changer la carte* , il dit : *la journée d'aujourd'hui*. Tous les spectateurs , informés de l'événement , interrompirent la scène pendant plus de cinq minutes , et on n'entendoit dans toutes les parties de la salle que des battemens de mains , et ces mots : *vive la Nation ! vive la République !*

AMBROISE *le retenant.*

Doucement.

LE SANS-CULOTTE.

Je venois trouver l'ami Marat , pour lui demander quelques-uns de ses bons avis , relativement à l'affaire de demain.

AMBROISE.

Je sais bien ce que je vous conseillerois à sa place , et ce que nous devrions faire.

LE SANS-CULOTTE.

Et que devrions-nous faire ?

AMBROISE.

Nous devrions chasser tous ces hommes à jaquette , qui ne veulent pas jurer avec nous de défendre la Liberté ; ce sont des enfans rebelles aux volontés de leur mère ; il faudroit les ramasser tous et les transporter dans une isle déserte ; là , ils pourroient à l'aise se rengorger avec leurs titres , nous gagnerions doublement à ce marché. Nous nous débarrasserions de tous ces caffards , et la Nation reprendroit de grands biens , dont ils se sont rendus maîtres en épouvantant les imbécilles par la peur de l'enfer , et en troquant des absolutions contre des fortunes qu'ils voloient inhumainement aux légitimes héritiers , qu'ils réduisoient au désespoir et à la misère , et ça pour l'intérêt du ciel.

LE SANS-CULOTTE.

Y a gros à parier que c'étoit bien plutôt pour en faire leur profit ; mais , mon camarade , vous ne dites pas tout ; et cet argent qu'ils mangeoient à se divertir avec ces femmes , à qui ils donnoient des maisons , de beaux meubles , des voitures toutes dorées , et des grands escogrifs de laquais pour les servir ?.. Qui payoit tous ces fégnaux ? c'étoit notre argent , c'étoit les dixmes , c'étoit la sueur et le sang du Peuple , et les aumônes destinées pour la veuve et l'orphelin.

Le journalier travailloit sans relâche toute l'année ; eh bien ! il n'en étoit pas plus riche ; toute cette vermine qui rongeoit la France , nous rendoit secs comme des esqueteles , à

DANS LE SOUTERRAIN. 9

force de nous pressurer ; les intendans , les prêtres et les seigneurs nous mangeoient tous.

Je suis content qu'on ait rogné les griffes aux uns , et balayé les autres ; car je trouvois bien vilain qu'un pauvre diable comme moi , et beaucoup de mes semblables , fussent forcés , parce qu'il plaisoit à un monsieur le duc ou à un marquis de faire une route , et presque toujours à travers nos champs , d'aller à la corvée pour la faire ; si nous n'avions pas de pain , tant pis ; si nos femmes et nos enfans mouroient de faim , c'étoit égal , il falloit aller travailler pour ce monseigneur , qui ne vous offroit pas tant seulement un verre d'eau , et qui vous faisoit encore menacer par ses gens d'écrire à l'intendance , si vous ne faisiez pas bien son ouvrage.

AMBROISE.

Les intendans , le clergé et les nobles , ne valoient pas mieux les uns que les autres. Ah ! si je vous racontois tous les maux qu'ils ont fait souffrir au Peuple , je n'en finirois pas.

LE SANS-CULOTTE.

Et c'est ces monstres-là qui veulent jouter avec nous , et qui prétendent redevenir comme autrefois ! ça n'sra pas vrai , morbleu : il faut qu'ça change , ou nous verrons beau jeu. (*Il s'approche de la porte du caveau où est Marat.*) Dites donc , notre ami ? (*Marat ouvre.*)

SCÈNE VI.

Les précédens, M A R A T.

L E S A N S - C U L O T T E.

J'INTERROMPS peut-être votre repos ; mais tous les Patriotes qui sont dans Paris sont debout. Si vous ne pouvez prendre part à la fête, il faut au moins que vous nous conseilliez.

M A R A T.

Le seul conseil que je peux donner au Peuple, c'est de ne poser les armes qu'après avoir pris la connoissance la plus exacte de ce qui se passe dans l'antre du tyran ; de ne point enfreindre les loix ; de se saisir, sans user de violence, de toutes les personnes suspectes qui l'entourent dans son palais.

La foiblesse et la crainte ont proclamé les rois ; la superstition, le fanatisme et l'intrigue, ont formé les remparts des trônes, l'ignorance et la crédulité des Peuples ont donné des titres et affermi la puissance de ces monstres couronnés, indignes d'être comptés au nombre des hommes. Mais la vérité a percé. Déjà sont disparus les vains titres, qui enorgueillissoient ces ci devant grands, dont la plupart n'étoient connus que par le nom de leurs ancêtres, et à l'appui desquels ils commettoient impunément tous les crimes ; déjà ce clergé, qui ne le cédoit en rien à ces grands pour la scélératesse, et qui à l'ombre de ses divines fourberies, engloutissoit la fortune du Peuple, est rentré dans le néant.

Le Peuple s'est immortalisé par ces deux grandes victoires ; mais il n'est pas encore temps qu'il se repose sur ses lauriers ; il faut qu'il détruise le mal jusque dans sa racine ; le trône est ébranlé, il faut qu'il le renverse, s'il ne veut pas qu'un jour ses ennemis qui ont baissé le front devant lui, ne trouvent les moyens de se relever et de le recharger de ces fers honteux qui dégradoient l'humanité.

« Les despotes ont assez long-temps inondé leurs trônes
 » du sang du Peuple ; assez long-temps les agens de cette
 » cour perfide ont agrandi leurs pouvoirs et leur fortune
 » aux dépens de ses larmes et de sa misère. S'il veut recon-
 » quérir entièrement ses droits , il faut qu'il anéantisse ce
 » trône qui leur sert de point de ralliement ». Mais il ne doit
 faire usage de ses forces qu'à la dernière extrémité.

LE SANS-CULOTTE.

Quoi ! vous êtes dans la misère aussi bien que nous ; vos ennemis ont tout fait jusqu'à présent pour vous perdre ; si vous êtes échappé à leurs recherches , c'est comme par miracle , et vous nous conseillez encore de les épargner ! Quel homme êtes-vous donc , pour souffrir avec tant de patience ? Au reste , mes concitoyens m'envoient vers vous pour vous prier de nous enseigner ce que nous devons faire ; ils m'ont chargé de vous dire qu'il n'y a point d'efforts qu'ils ne fassent , point de moyens qu'ils ne tentent , et qu'ils se feront écharper jusqu'au dernier , plutôt que de ne pas vous sortir de cet abominable lieu , et vous dédommager amplement des souffrances que vous endurez pour nous.

M A R A T.

Les persécutions auxquelles j'ai été en butte personnellement , les souffrances que j'éprouve depuis long-tems , n'ont rien changé à mon caractère. J'ai toujours invité le Peuple par mes discours et par mes écrits à respecter les loix , à maintenir ses droits , et non à me venger de mes lâches persécuteurs ; je suis invariable dans ma façon de penser : dites à mes concitoyens que l'union , la fermeté , le courage sont des vertus nécessaires en cette circonstance périlleuse , que le moindre faux pas leur feroit peut-être perdre en un jour le fruit de tant de veilles et de fatigues ; dites-leur que nos ennemis se prévaudroient de la moindre démarche qui pourroit nous montrer réfractaires à la loi , pour nous peindre à l'univers comme des bêtes féroces , sans aucun sentiment d'humanité ; dites-leur que de ce moment doit dépendre le salut du Peuple ,

qu'il peut aujourd'hui affermir sa liberté ou la perdre pour jamais.

L E S A N S - C U L O T T E .

Pour jamais ! Ah ! plutôt mourir que de rentrer dans l'esclavage. Je cours auprès de mes concitoyens , pour leur faire part de ce que vous venez de me dire , et je reviens auprès de vous.

J'amenerai ici à l'instant de notre départ des vrais Sans-culottes , de ces lurons à moustaches qui vous garderont pendant mon absence.

A M B R O I S E .

Mon cher maître , je vous préviens que le tocsin va sonner , que les Parisiens vont prendre les armes ; tous veulent se porter aux Tuileries. Le cri général est que le roi acquiesce aux vœux du Peuple , ou l'abolition de la royauté.

L E S A N S - C U L O T T E .

Je cours auprès de mes frères , pour leur rendre compte de ma mission , et leur faire goûter vos avis. (*Il sort.*)

(*Il est nuit.*)

SCÈNE VI.

M A R A T , A M B R O I S E .

M A R A T .

S A I T - o n le véritable sujet de cette fermentation ?

A M B R O I S E .

On assure que le tyran et tous les aristocrates , de concert ensemble , ont rempli le château d'armes et de munitions ; que les Suisses sont rassemblés au plus grand nombre possible dans le palais , et qu'ils forment avec les ennemis du bien public , une armée déterminée à faire feu sur les Patriotes. Ces préparatifs hostiles ont excité la plus pro-

Fonde indignation dans l'esprit du Peuple ; il demande vengeance de ces atrocités , et veut , à quelque prix que ce soit , dissiper ce rassemblement.

M A R A T.

Que ne puis-je en ce moment être auprès de mes frères , pour les éclairer sur leurs véritables intérêts , modérer les transports de leur juste courroux , empêcher l'effusion du sang , ou périr avec eux !... Mais quelqu'un s'approche , écoutons. (*Ils écoutent*).

SCÈNE VIII.

UNE CITOYENNE *regardant et écoutant de tous côtés.*

Tout est calme... Je vais lui porter à souper. (*s'approchant de la porte de communication.*) Ouvrez sans inquiétude ; c'est celle qui vous procura cet asyle, et qui ne vous oubliera jamais. (*Marat ouvre la porte*).

SCÈNE IX.

La précédente , M A R A T.

M A R A T.

QUE ne vous devrai-je pas , aimable citoyenne ?

L A C I T O Y E N N I.

Rien. Vous êtes Français , vous êtes l'ami du Peuple , vous êtes malheureux ! combien de titres à mon hommage ! en prolongeant une existence si utile à la France , je ne remplis qu'un devoir de l'humanité.

M A R A T.

Vous n'avez donc pas examiné à combien de périls vous exposez vos jours , en prenant soin de ceux d'un proscrit ?

L A C I T O Y E N N E.

En vous procurant cet asyle, je n'ai consulté que mon cœur et ma raison ; vous voulez le bonheur de ma Patrie , le hasard m'en procure le plaisir de vous soustraire à la fureur de vos ennemis , en cela je ne fais rien que de juste : l'Être vertueux est digne de la vénération générale ; j'ai le bonheur de pouvoir vous servir : ah ! de grace , ne mettez aucun prix à ce que toute ame sensible eût fait à ma place.

M A R A T à part.

Quelle grandeur d'ame !.... Comment pourrai-je reconnoître vos bienfaits ?

L A C I T O Y E N N E.

En les oubliant. Il ne suffisoit pas de vous avoir placé ici , il falloit encore vous y procurer l'existence ; je le peux , je le fais : en cela , il n'y a rien que de très-ordinaire.

M A R A T.

L'admiration et le respect que vous m'inspirez , femme adorable ! ne peuvent enlever de mon cœur les sentimens de la reconnaissance.

L A C I T O Y E N N E.

Vous ne m'en devez pas : un bienfait porte en lui sa récompense ; je regarde comme un bonheur insigne , d'avoir été à même de vous procurer ces secours , et je dois vous remercier de les avoir acceptés.

M A R A T.

Femme vertueuse , vous réunissez en vous toutes les perfections de l'ame. Je ne suis peut-être pas condamné à rester éternellement dans ce séjour ; si je peux en sortir , ce sera , je vous jure , pour prouver à la France entière qu'après ses intérêts les vôtres seront les plus chers à mon cœur.

L A C I T O Y E N N E.

C'est vouloir pousser trop loin la générosité ; il se fait tard : je vous ai apporté ce qu'il vous faut pour vous procurer de

DANS LE SOUTERRAIN. 15

la lumière ; tenez. (*Elle lui donne un briquet et une chandelle ; Ambroise l'allume dans le dernier souterrain et rentre le billot.*)

M A R A T *entrant où est la chandelle.*

Je vais prendre cette nourriture que votre bienfaisance me procure , et me livrer un instant au repos dont j'ai le plus grand besoin. (*à Ambroise.*) Conduis cette Citoyenne chez elle , et rends - toi ensuite auprès de ma sœur pour la tranquilliser sur mon sort. (*Il ferme la porte de communication et s'enferme dans le petit souterrain.*)

SCÈNE X.

LA CITOYENNE , AMBROISE.

LA CITOYENNE , *en gagnant la sortie du souterrain.*

G R A N D Dieu ! protecteur de l'innocence opprimée , éclaire ses concitoyens , et fais - le sortir de cet abominable lieu !

FIN DU PREMIER ACTE.

A C T E I I.

S C È N E P R E M I È R E.

*(Il est minuit , le tocsin sonne , et on bat la générale sur la fin
de l'entre-acte et l'espace de deux minutes après.)*

LE S A N S - C U L O T T E , *seul.*

A H , par ma foi , je crois que de ce coup ici nous serons les maîtres ; il y a assez long-temps que ce *Veto* nous pèse sur les épaules ; il faut qu'il saute aujourd'hui , ou sinon nous verrons comment nous y prendre. Depuis long-temps on nous promet monts et merveilles , et rien n'arrive ; il est temps que ça finisse , notre patience est à bout ; et , comme on dit fort bien , quand le sac est trop plein il faut qu'il crève.

Le tocsin a sonné cette fois-ci , et se sera pour quelque chose.... Quelqu'un vient de ce côté , retirons-nous un peu à l'écart , crainte de nuire à notre ami Marat en voulant le servir.

Oh ! si les aristocrates vouloient tant seulement nous faire la grimace , comme nous les étrillerions ; sarpédié , comme nous les arrangerions !

S C È N E I I.

DE VALLECOURT, Evêq. DE FLORVILLE,
Marquis.

DE V A L L E C O U R T.

C R O Y E Z - V O U S , mon cher de Florville , que personne ne nous écoute ici ?

DE FLORVILLE.

DE FLORVILLE.

Que vous êtes simple, mon cher Prélat ! qui croyez-vous qui rode en ce lieu à cette heure ? Le tocsin sonne, les partisans de la bonne cause sont auprès du roi, ou en chemin pour s'y rendre ; les Patriotes se rassemblent, et les frippons qui tirent parti de tout, sont mêlés parmi les uns et les autres pour attraper quelque chose : ainsi, il ne peut y avoir ici ame qui vive.

DE VALLECOURT.

Que sait-on ? je suis d'avis de chercher : entre-nous, la méfiance est la mère de sûreté : s'il y avoit ici de ces Patriotes, nous courrions risque d'être insultés.

DE FLORVILLE.

Où diable voulez-vous qu'ils se fourrent ? dans ce réduit tout au plus propre à renfermer des morts ?

DE VALLECOURT.

Cherchons toujours.

DE FLORVILLE.

Eh bien, cherchons. (*Ils cherchent ; de Vallecourt l'épée à la main, et de Florville armé d'un pistolet.*)

DE VALLECOURT, revenant d'où il étoit parti.

Je n'ai rien trouvé.

DE FLORVILLE.

Ni moi non plus.

DE VALLECOURT.

En ce cas, assurés comme nous le sommes d'être seuls, nous pouvons à loisir parler de nos affaires.

DE FLORVILLE.

Je le veux bien.

DE VALLECOURT.

La cour a les plus grandes espérances de réduire ces Patriotes, qui ont paru nous faire trembler un instant.

MARAT
DE FLORVILLE.

Tant mieux.

DE VALLECOURT, *bas.*

Ils vont se porter aux Tuileries ; ils ne s'attendent pas à la réception qu'on va leur faire ; et ceux qui chantent si bien tous les jours, ça ira, pourront bien tout-à-l'heure danser la carmagnole, et sauter pour le roi.

DE FLORVILLE.

Bravo !

DE VALLECOURT.

D'ailleurs, nous avons des ressources incalculables.

DE FLORVILLE.

C'est vrai.

DE VALLECOURT.

Les fonds de la liste civile, nos partisans, les Généraux qui sont de notre choix, et qui, sans doute, laisseront battre nos armées par ceux que le Peuple appelle nos ennemis ; si ces mesures ne suffisent pas, nous ferons monter les denrées de première nécessité à un prix si excessif, que les riches pourront à peine y atteindre.

DE FLORVILLE.

Bien vu.

DE VALLECOURT.

Si nous ne pouvons réduire ce Peuple par la force, nous le réduirons par la misère et par la famine ; nous le contraindrons à venir humblement nous supplier de reprendre notre première autorité.

Alors l'instant de la vengeance arrivera, l'autorité royale vous fera justice de ces soi-disant défenseurs de la Liberté.

Au reste, un objet pour le moins aussi intéressant, Marquis, m'a fait vous donner ce rendez-vous pour savoir si par ceux que vous avez mis en campagne vous avez appris en quel lieu Marat s'est réfugié. Quant à moi, je dépense l'impossible en espions qui sont à sa poursuite, et pas un ne peut découvrir ses traces.

DANS LE SOUTERRAIN. 15
DE FLORVILLE.

Je vous en livre autant.

DE VALLECOURT.

Tant pis , car cet homme-là est un être dangereux pour nous ; il seroit bien à propos de s'en débarrasser , ne fût-ce que pour dérouter le Peuple dont il a la confiance.

DE FLORVILLE.

Bah ! c'est la voix qui crie dans le désert : personne ne l'écoute , personne ne l'écoute.

DE VALLECOURT.

Personne ne l'écoute , dites-vous ! Je ne pense pas comme vous : vous ne savez donc pas qu'il influence le Peuple dont il se dit l'ami , et que rien ne se passe sans qu'aussi-tôt il en soit instruit par ses limiers plus adroits que les nôtres ?... Toutes les mesures que nous prenons pour le soutien et la splendeur du trône , il les traite de complots , et jette un fort vilain vernis sur notre conduite : il s'est érigé en censeur rigide , et si on le laisse faire , il mettra bientôt dans la tête du Peuple qu'il ne faut plus ni de prélats , ni de rois... Vous sentez , Marquis , les conséquences de ces abus.

DE FLORVILLE.

Je ne sais pas ce que je donnerois à celui qui m'apporteroit la certitude de sa mort ; car si nous pouvions en être débarrassés , nous serions facilement les maîtres de ce Peuple , dont lui seul semble soutenir l'audace , oui , l'audace.

DE VALLECOURT.

Ne négligeons rien pour découvrir sa retraite. Je le soupçonne dans quelque maison de religieux , peut-être dans celle-ci.

DE FLORVILLE.

Peut-être bien.

DE VALLECOURT.

Après cette journée , j'obtiendrai un ordre du Pouvoir exécutif pour faire des perquisitions. Retirons-nous , et voyons

chacun de notre côté à mettre à ses trousses des mouches pour le découvrir ; nous nous rejoindrons dans ce même lieu , dans une heure ; pour y concerter sur les moyens de reprendre nos anciens droits.

D E F L O R V I L L E .

Venez avec moi , Prélat , ne craignez rien , (*en tremblant.*) sur-tout ne craignez rien.

SCÈNE III.

M A R A T , *seul.*

LES scélérats ! avec quelle audace ils parlent du Peuple ; il semble que de tous les temps sa bonté les a enhardis au crime : les lâches ! ils se cachent dans l'ombre pour y méditer leurs complots.

Si ce Peuple dont ils parlent avec tant de mépris eût été aussi cruel , aussi sanguinaire qu'eux , il n'avoit qu'à se servir de sa force et de son pouvoir pour les écraser , et les forcer à rentrer dans le néant , dont ils ne sont sortis que pour le malheur de l'humanité : c'eût été l'affaire d'un seul jour.

Mais non , ce Peuple oubliant sa vengeance et ne consultant que cette douceur qui caractérisa toujours les Français , se contenta de faire un acte de justice.....

..... Je savois bien que cette cour perfide ne s'étoit soutenue jusqu'à présent , qu'en amoncelant forfaits sur forfaits ; mais j'étois éloigné de la croire capable de tant de cruautés. Les monstres !

Toutes ces menées sourdes partent du château des Tuileries , (*avec enthousiasme.*) Eh bien ! puisque ce repaire affreux qui n'est connu de l'univers que par la monstruosité des crimes que les divers tyrans qui l'habitèrent y commirent depuis tant de siècles ; puisque cet antre infernal , semblable à la boîte de Pandore , renferme toutes les calamités qui s

prêtes à fondre sur le Peuple , il faut qu'il tombe , il faut que les Français renversent le trône et brisent le sceptre d'airain que tient encore le tyran ; il faut rompre nos derniers fers , et que dès ce jour la Liberté et l'Egalité soient les seules déesses dignes de l'encens du Peuple français.

SCÈNE IV.

AMBROISE, MARAT.

AMBROISE.

PARIS est en ce moment aussi tranquille que la position de ses habitans peut le permettre ; chacun attend les ordres des chefs pour marcher ; de nombreuses patrouilles en imposent aux brigands , et tout annonce que le Peuple demande plutôt justice que vengeance.

MARAT.

Je desiré qu'il l'obtienne ; mais je crains bien qu'en ce jour cette cour cruelle n'ait armé tous les malveillans pour seconder ses projets liberticides.

SCÈNE V.

Les précédens, LE SANS-CULOTTE.LE SANS-CULOTTE, *ayant entendu les dernières paroles.*

TANT mieux , morbleu ! tant mieux ! s'ils osent paroître , nous les écraserons tous ; il vaut mieux voir l'ennemi , le combattre et le vaincre en un jour , que d'être obligé de se tenir à chaque instant en garde contre des scélérats qui tiennent encore à leurs préjugés et à leurs parchemins , et qui sont trop lâches pour se montrer en face.

MARAT.

Mettez en usage tous les moyens possibles pour épargner le sang de nos frères , qui est trop précieux pour n'être point

ménagé ; quant aux aristocrates , ils sont trop méprisables pour inspirer la moindre appréhension.

LE S A N S - C U L O T T E .

Oui ; mais il faut en purger la terre de la Liberté qu'ils sallisent depuis si long-temps , et dussions-nous y périr jusqu'au dernier , nous préférons la mort à nous voir forcés de ployer sous le joug du tyran et des scélérats qui l'environnent ; qu'ils paroissent seulement , et nous les frotterons si bien que de long-temps il ne leur reprendra envie de revenir à la charge.

A M B R O I S E .

A propos , la femme de ce colporteur qui fut arrêté hier , est venue me dire qu'elle n'avoit pu parler à son mari , mais qu'elle étoit assurée de son silence : elle se désespère de sa détention , n'ayant plus de ressources pour se procurer l'existence.

LE S A N S - C U L O T T E .

Nous la nourrirons , mon frère , nous la nourrirons , et nous ferons donner la clef des champs à son mari , (à Marat.) dès que vous vous y intéressez ; il paroît que c'est encore une victime qu'il faut retirer des griffes de ces loups. (à Ambroise.) Dites-lui , mon camarade , qu'elle n'ait aucune inquiétude. Courons au plus pressé , et nous verrons après ce qui nous restera à faire.

M A R A T .

Ah , je reconnois bien là le cœur des Patriotes.

S C È N E V I .

(Il est jour).

Les précédents , à l'exception de Marat qui se retire de la grille ,
DE VALLECOURT , DE FLORVILLE ,
en redingotte.

LE S A N S - C U L O T T E à Ambroise , à part.

Q U E veulent ces gens-là ? (à Marat.) Retirez-vous , voilà quelqu'un.

DANS LE SOUTERRAIN.

23

DE VALLECOURT *à de Florville , à part.*

Qui amène ces êtres-là si matin dans cet endroit ?

AMBROISE *au Sans-Culotte , à part.*

Ils sentent les aristocrates, d'une lieue.

DE FLORVILLE *à de Vallecourt , à part.*

Ils ont fort mauvaise mine; je crois qu'il ne fait pas bon ici.

LE SANS-CULOTTE *à Ambroise , à part.*

Ils se parlent en secret, ils n'ont pas de bons desseins; abordons-les. (*à de Florville et à de Vallecourt.*) Pourroit-on vous demander, citoyens, qui vous amène ici si matin ?

DE VALLECOURT, *d'un air embarrassé.*

Mais... le plaisir de jouir de la fraîcheur.

LE SANS-CULOTTE, *ironiquement.*

Et sur-tout par une si belle journée, pas vrai, citoyens ?

DE FLORVILLE.

Au surplus, messieurs, de quel droit nous faites-vous des questions ? Nous voulons être ici ; nous ne vous demandons pas ce que vous y faites ; ainsi, passez votre chemin.

LE SANS-CULOTTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Citoyens, nous sommes de bonne-foi et plus honnêtes que vous : nous ne craignons pas de vous dire que nous sommes à réfléchir ici sur les tracasseries de la cour et des aristocrates et que nous rions de leur sottise de vouloir se mesurer avec nous.

DE VALLECOURT.

Vous tenez là un langage nouveau pour nous, messieurs.

LE SANS-CULOTTE.

Et qui ne vous plaît pas plus que l'ordonnance ne porte, pas vrai, Citoyens ?

DE VALLECOURT.

Nous ignorons les intentions de la cour, et nous ne sommes pas initiés dans ces mystères.

L E S A N S - C U L O T T E.

Vous n'êtes pas i-i-i-initiés dans ces mystères ? En ce cas , que faites-vous ici pendant que vos concitoyens sont sous les armes ? votre devoir vous appelle à votre bataillon. Il n'y a point de milieu , ou vous êtes patriotes , ou vous êtes aristocrates : si vous êtes patriotes , vous devez vous joindre à vos frères ; si vous êtes aristocrates , vous devez vous réunir à ceux de votre clique ; car ils ne sont pas déjà trop forts pour nous battre.

D E F L O R V I L L E.

Mais , messieurs , on ne vous insulte pas : pour quelle raison voulez-vous lire au fond de nos cœurs ?

L E S A N S - C U L O T T E.

Si , comme nous , vous aviez de bonnes intentions , vous n'en feriez pas un mystère... Je vous soupçonne tous deux pour être des intrigans et des royalistes de la cour ; je crois que je crois juste , et sans une raison que vous ne devez pas connoître , je vous ferois bien parler plus clairement.

D E F L O R V I L L E.

Messieurs , nous ne sommes pas ce que vous pensez , et si vous nous connoissiez...

L E S A N S - C U L O T T E.

On ne m'endort pas avec des contes , j'vois clair , et j'nai pas besoin d'voir d'eux fois les gens pour deviner ce qui sont ; votre encolure et vos manières disent que vous êtes des aristocrates.

D E V A L L E C O U R T & D E F L O R V I L L E.

Nous vous jurons le contraire.

L E S A N S - C U L O T T E.

Au surplus , nous nous retirons dans l'espérance que vous en ferez autant ; car si vous êtes ici dans un quart-d'heure , vous pourrez ben vous en repentir.

D E V A L L E C O U R T.

Et que nous feriez-vous , s'il vous plaît ?

LE SANS-CULOTTE.

Vous le verrez. (*Il les cerne tous deux en les regardant des pieds à la tête ; et venant de l'autre côté du théâtre , il dit à part :*) Jarnidiennne ! je retiens ma patience à deux mains ; ils doivent me savoir obligation de ce que notre ami Marat est caché-là , car sans cela ils auroient déjà reçu une fière rincée. (*à Ambroise.*) Retirons-nous. (*On entend la générale au loin , dès le commencement de l'a partè elle se fait entendre plus clairement ; il se rapproche d'eux , et les poussant rudement :*) Entendez-vous, Citoyens, le réveil matin du Peuple qui se fait entendre ?

AMBROISE.

Courons maintenir notre Liberté , ou mourir en la défendant. (*bas au Sans-Culotte.*) J'ai la clef du souterrain , il ne peut sortir ; à coup sûr nous le retrouverons ici.

LE SANS-CULOTTE.

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira, &c.

AMBROISE passant à côté d'eux.

Adieu , Citoyens.

DE VALLECOURT & DE FLORVILLE.

Adieu , messieurs.

LE SANS-CULOTTE les poussant encore plus rudement.

Le mot de Citoyen vous écorcheroit la bouche , pas vrai ? souvenez-vous de l'avis que je viens de vous donner. (*Ils sortent , en se tenant par le bras et en chantant : dansons la earmagnole.*)

SCÈNE VII.

DE VALLECOURT, DE FLORVILLE.

DE FLORVILLE, après s'être assuré qu'ils sont partis.

PEUT-ON pousser l'impudence à un plus haut point ! mais... je n'en reviens pas ; ces malotrus qui viennent nous dicter des loix... Ma foi, ils ont bien fait de partir, car je commençois

à m'échauffer, et je ne vous aurois pas répondu des suites,

DE V A L L E C O U R T.

Il est bien dur d'entendre les rodomontades de cette canaille... Mais patience, notre tour viendra.

DE F L O R V I L L E.

Je le desiré... Je ne suis point d'avis d'attendre le quart-d'heure qu'ils nous ont donné; je n'aime point à avoir rien à démêler avec des gueusards de cette espèce; et s'ils revenoient, il arriveroit malheur... oui, il arriveroit malheur, car je serois homme à leur couper les oreilles.

DE V A L L E C O U R T.

Je ne pourrois qu'approuver un courroux aussi légitime.

DE F L O R V I L L E.

Sans doute, car si on les laissoit faire, ils nous feroient la loi... Avez-vous entendu leur belle chanson, *ah ! ça ira, ça ira* : quand ils ont dit *ça ira*, il semble qu'ils ont tout dit. (*On entend trois coups de canon d'alarme.*)

DE V A L L E C O U R T, *en tremblant.*

Mais... j'entends le canon; l'affaire s'engageroit-elle déjà au château? allons, marquis, volez à la gloire.

DE F L O R V I L L E, *tremblant.*

Qui, moi? ah! je ne suis pas si fou de m'aller mêler dans cette affaire, où il n'y a rien de bon à gagner. Je vais me retirer tranquillement chez moi.

DE V A L L E C O U R T.

Mais, votre serment, marquis, et votre rang, vous obligent à défendre l'Etat; c'est bon pour moi, dont le caractère est incompatible avec la guerre. Il m'est expressément défendu de verser le sang. Je peux tout au plus former des vœux au ciel pour le triomphe de la bonne cause. Mais vous, marquis!

DE F L O R V I L L E.

Mon serment, mon cher prélat, m'oblige à défendre l'Etat contre ses ennemis; mais il ne m'engage pas à me faire

échigner par le Peuple : qu'ils s'arrangent ; si la cour triomphe je me montrerai , à coup sûr ; je vous dis que je me montrerai ; si elle a le dessous , je ne me serai point risqué. J'agirai suivant les circonstances , et comme vous , je vais faire des vœux pour le rétablissement de nos droits.... Mais quels sont ces hommes que j'appergois ? sortons vite de ce côté. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

LE SANS-CULOTTE, et douze Patriotes.

LE SANS-CULOTTE *un bonnet rouge sur la tête.*

MES frères , je remets à votre garde un trésor bien cher à la Nation. C'est Marat , c'est notre ami ; songez à le défendre , pour le rendre à la Nation entière qui vous le redemandera bientôt. Il est dans ce caveau , ne l'interrompez point , ne laissez approcher personne de cet endroit.

Si nous revenons vainqueurs des Tuileries , nous viendrons aussi-tôt le sortir de ce séjour affreux ; si nous y sommes tués , mourez en le défendant , et que vos corps lui servent encore un instant de rempart contre nos ennemis.

LES PATRIOTES.

Nous suivrons cette consigne avec le plus grand plaisir ; nous le portons tous dans notre cœur.

LE SANS-CULOTTE *s'approchant du souterrain de Marat.*

Nous espérons revenir bientôt. (*Ils sortent.*)

MARAT.

O mon frère ! souffrez que je me joigne à vous pour défendre les intérêts communs.

LE PATRIOTE.

C'est impossible : vous êtes trop nécessaire à la Nation , pour que nous le souffrions. Si vous tombiez sous les coups des ennemis du bien public , la France entière nous accu-

seroit de votre perte. Nous périrons si le sort l'ordonne ; mais nous aurons en mourant le doux plaisir d'avoir conservé à la Patrie un de ses plus ardens défenseurs. (*Il place des sentinelles à toutes les issues du cloître.*)

S C È N E I X.

Les précédens, M A R A T.

QUELLE différence entre ces braves enfans de la Patrie , et ces deux lâches scélérats qui sortent d'ici !

De combien de crimes se couvre cette cour ambitieuse pour venir à son but, et quelle vertu les Patriotes lui opposent ! (*On entend le canon.*)

O ciel ! qu'entends-je ! (*Les coups redoublent ; il tombe à genoux.*) O Liberté protectrice de la France ! du haut des cieux jette un regard maternel sur tes enfans !.... fais qu'ils triomphent , et que l'abyme entre-ouvert sous leurs pas serve à engloutir les monstres altérés de sang qui nous disputent nos droits !... c'est ta cause qu'ils défendent ; vois la justice de cette cause , et que cette journée soit le tombeau du despotisme. (*On entend le canon pendant toute cette scène et la suivante.*)

S C È N E X.

Les précédens, L A S Œ U R de Marat.

U N V O L O N T A I R E.

O N n'entre pas.

L A S Œ U R.

Je veux entrer , je veux voir mon frère , le sauver , ou mourir avec lui.

L E V O L O N T A I R E.

Je vous dis, Citoyenne , que vous ne pouvez pas entrer.

LA SŒUR.

O ciel ! (*se jettant à leurs genoux.*) qui que vous soyez , par pitié rendez-moi mon frère ; s'il est votre prisonnier , mettez-moi avec lui , je serai une victime de plus... nous mourrons ensemble... aussi bien si je le perds , je serai étrangère à l'univers entier... O mon frère ! ô Marat ! je ne vous verrai donc plus !

LE VOLONTAIRE.

Détrompez-vous , Citoyenne , votre frère n'est point notre prisonnier , il est sous la sauve-garde du Peuple. Nous sommes chargés de le défendre ; mais nous ne pouvons laisser approcher personne auprès de lui.

SCÈNE XI.

(*A l'instant arrive le Peuple , ayant à sa tête le brave Sans-Culotte , le Domestique , la Citoyenne qui nourrissoit Marat ; tous sont armés , et apportent des outils pour démolir le souterrain : on entend des cris du Peuple :*

Nous le voulons ; il nous le faut tout de suite.

(*La sœur de Marat , que la peur a empêché de reconnoître Ambroise , se trouve confondue dans la foule ; elle s'avance au-devant du théâtre , croyant qu'on en veut aux jours de son frère , elle se précipite au-devant du Peuple ; et tombant à genoux , elle s'écrie :*)

Ah ! de grace , faites-moi mourir avant lui !

(*Elle s'évanouit. On la sort pour la secourir. On enfonce le souterrain ; le Sans-Culotte , un bonnet rouge sur la tête , et une lanterne à la main , saute dedans , et monte Marat dans ses bras.*)

SCÈNE XII.

Les précédens, M A R A T.

A M B R O I S E.

AH ! Citoyen , vous nous êtes donc enfin rendu !

L A C I T O Y E N N E.

Le ciel a donc mis un terme à vos infortunes !

M A R A T.

Braves Français , c'est à cette Citoyenne respectable que je dois cet asyle et le bonheur de vous revoir.

L E S A N S - C U O T T E *à la Citoyenne.*

Citoyenne , cette belle action est digne de toute notre reconnaissance. (*à Marat qu'il tient toujours dans ses bras*). Et vous , homme vertueux , vos malheurs sont finis , vos frères auront donc encore le doux plaisir de vous presser contre leur cœur !

M A R A T.

Généreux Citoyens , mon ame ne peut suffire en ce moment à tous les transports de reconnaissance dont elle est pénétrée ; la seule récompense que je puisse vous offrir pour un service si insigne , est l'hommage d'un cœur vertueux , et le serment solennel que je fais à la face du ciel qui m'entend , de ce ciel qui connoît toute la pureté de mon ame , et mon ardent amour pour ma Patrie , de maintenir vos droits contre les persécutions des monstres qui tentent tout pour vous ravir votre Liberté , et de la défendre jusqu'à la mort.

L E S A N S - C U L O T T E.

Nous venons de les arranger de la bonne manière ; nous avons balayé entièrement le château ; ils ont commencé le branle , et nous l'avons fini. Ils nous ont amorcés pour nous assassiner ; ils ont ouvert les portes , ont laissé entrer

frères qui étoient sans armes, et les ont massacrés : à vue d'une si grande trahison, nous n'avons pu arrêter l'usage des Sans-Culottes qui venoient de voir tomber leurs frères ; ils ont fait un feu d'enfer, et nous avons exterminé ces misérables de l'usage en qui Capet avoit mis toute sa confiance. Quand nous avons été assurés d'être les maîtres, nous avons laissé nos frères achever de faire danser la carmagnole à ces scélérats qui restoient dans le château, et nous sommes accourus pour vous sortir de ce lieu, et vous faire jouir de votre triomphe et de la Liberté. Le tyran, plus lâche que sa clique infernale qu'il a abandonnée, s'est sauvé, lui et sa famille dans l'Assemblée ; mais nous allons nommer une autre Assemblée dont vous serez membre, pour juger ses crimes, et nous venger.

M A R A T.

Grand Dieu ! quel malheur ! le sang des Patriotes a coulé !

LE S A N S - C U L O T T E.

Hélas ! oui ; mais nous le vengerons. (*aux Citoyens qui l'accompagnent*). Faisons un brancard avec nos armes, et portons notre ami en triomphe jusques dans sa maison.

M A R A T.

Je ne le souffrirai pas : un Français doit être jaloux de mériter l'estime de ses Concitoyens ; mais il ne doit jamais prétendre à leur hommage.

LE S A N S - C U L O T T E.

Nous le voulons, ne fût-ce que pour prouver à l'univers entier que l'homme utile à son pays est plus digne de notre vénération que tous ces saints de vil métal dont on nous a embêtés depuis si long-tems, et qui n'ont jamais fait de miracles que dans la croyance des imbécilles.

M A R A T.

Mais mes amis, réfléchissez.

LE S A N S - C U L O T T E.

Il n'y a point de réflexions. Notre cœur nous le dit, et celui-là ne trompe jamais, pas vrai, mes frères ?

C'est vrai, c'est vrai.

SCÈNE XIII & dernière.

Les précédens, LA SŒUR de Marat.

L A S Œ U R.

AH! mon frère! nous sommes donc réunis pour jamais!

M A R A T.

Oui, ma sœur. Je dois la vie et la liberté à ce Peuple, ami de l'innocence, et mon dernier soupir sera pour lui.

L E S A N S - C U L O T T E.

Soyez à présent tranquille, jouissez en paix de l'amour que vous a acquis votre dévouement pour nous. Le Peuple entier prend sous sa sauve-garde les vrais amis de la vérité et de la vertu.

M A R A T *au Peuple.*

Citoyens, à compter de ce jour, que les prérogatives et les vains titres, ces enfans de l'orgueil et de l'ambition, disparaissent pour jamais de la surface de la France; le talent, le mérite et la vertu doivent seuls distinguer les hommes; ils sont tous égaux par la nature. (*Ils mettent une chaise sur des piques, et portent Marat en triomphe.*)

L E P E U P L E.

Vive notre ami! vive Marat!

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.



